

Nouveaux Cahiers du socialisme



Valleyfield 2019 : un militantisme en mutation

Pierre LaGrenade and Pierre Beaudet

Number 22, Fall 2019

Valleyfield, mémoires et résistances

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91540ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (print)

1918-4670 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LaGrenade, P. & Beaudet, P. (2019). Valleyfield 2019 : un militantisme en mutation. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (22), 137–143.

Valleyfield 2019 : un militantisme en mutation

Pierre LaGrenade et Pierre Beaudet

Respectivement animateur de la coalition intersyndicale COTON 46 à Salaberry-de-Valleyfield et professeur associé à l'Université du Québec en Outaouais

Au terme de l'enquête sur Valleyfield, il nous a semblé important de prendre un pas de côté et de réfléchir à tout ce qui a été réuni à travers l'ensemble des discussions, enquêtes et entrevues. Vous l'aurez lu dans les pages précédentes, ce riche matériel fournit un bon portrait de la région, de ses luttes et résistances, de son état économique et social, et de divers débats qui traversent les générations militantes.

Bien évidemment, le but de l'exercice était et demeure d'outiller les personnes qui font bouger des choses à Valleyfield, qui sont à l'œuvre, la plupart du temps dans l'ombre, dans les associations, les syndicats, les projets écologistes et partout ailleurs où on sait que, pour paraphraser Naomi Klein, « tout doit changer » !

En même temps, notre ambition a également été d'ouvrir les yeux de l'ensemble du Québec sur les réalités complexes et diverses de ce qu'on appelle, à Montréal, les « régions », qui sont loin de présenter une réalité uniforme et homogène, mais où se trouvent des traditions et des pratiques militantes innovantes qui devraient inspirer tout le monde.

Le fait de centrer notre réflexion sur Valleyfield est bien sûr venu du fait que cette ville, et la région du Suroît en général, a constitué une sorte de laboratoire social à partir des grandes luttes ouvrières passées et récentes, ce qui est resté dans l'imaginaire des personnes de gauche.

Bref, si on a travaillé sur ce dossier, ce n'était pas surtout pour raconter une « histoire », mais pour comprendre, d'un point de vue progressiste, ce qui peut être pensé et fait à Valleyfield et dans le Suroît, une région à la fois fragilisée et résistante, avec, si on peut dire, son « langage » politique, ses réseaux, ses utopies. En somme, on avait pensé – notre enquête l'a d'ailleurs conclu – que Valleyfield demeurerait un des sites importants de cette « deuxième révolution tranquille » qui semble urgente et nécessaire. C'est ce que pourrez comprendre dans le texte qui suit.

À l'origine : résister

Valleyfield a connu ces dernières années de grandes transformations. « C'était, nous ont dit plusieurs militantes et militants, une sorte d'enclave, de gros village, où on naissait, on travaillait, on fondait une famille, et où on décédait. » Au cœur de la communauté était le monde des usines, et notamment des grandes usines, à commencer par la Montreal Cotton où des générations se sont retrouvées dans l'engrenage du despotisme d'usine jusqu'à ce qu'on décide de se tenir debout. C'est cette tradition qui s'est perpétuée jusque dans les années 1970-1980, d'où la force remarquable du syndicalisme, un syndicalisme convergent, capable d'assumer la résistance de tout un chacun, au-delà des affiliations. C'est un constat, non seulement à Valleyfield mais aussi ailleurs, là où on s'intéresse au syndicalisme ; il y a très peu d'endroits au Québec où on a pu développer une telle solidarité intersyndicale. Il faut aussi noter que cette solidarité ouvrière a toujours été associée à un projet indépendantiste progressiste dont le socle était le mariage entre l'émancipation sociale et l'émancipation nationale.

Le virage

Au tournant des années 1990, beaucoup de choses ont changé. De manière générale, à Valleyfield et dans le Suroît, le résultat du référendum de 1995, kidnappé par l'État fédéral, a porté un dur coup. Des militants nous ont raconté : « On a perdu pied, pour ne pas dire, l'espoir. On s'est repliés sur nous-mêmes, avec un sentiment frustrant que le Québec ne pouvait pas changer ». Par la suite, la flamme indépendantiste est restée allumée, mais sans l'éclat qu'elle avait auparavant. On votait Parti québécois (PQ) ou Bloc québécois (BQ), sans grand enthousiasme. Pour les jeunes, la distance s'est creusée davantage : « Plusieurs jeunes militants n'ont plus un "grand" projet collectif comme il existait à l'époque ». À l'échelle plus personnelle, on note que la société « tricotée serrée » qui liait ce monde ouvrier et populaire s'est en partie délitée, mais elle n'a pas été totalement détruite. Dans l'imaginaire d'aujourd'hui, le « je » prend une grande place. Mais ce n'est pas unilatéral selon plusieurs personnes qui ont participé à notre enquête : « Il y a un autre "nous" qui surgit, même s'il est plus éclaté qu'avant. Il y a beaucoup de jeunes allumés, hyper mobilisés, avec des opinions et des ambitions diversifiées ».

Passage des générations

L'évolution du Québec, à Valleyfield comme ailleurs, a pris un sens qui a bouleversé la société. Le tournant vers la droite, on ne peut le nier, a pénétré profondément, au-delà même de l'évolution des principaux partis politiques, dans les consciences, dans les comportements, minant la solidarité. Par ailleurs, le virage réactionnaire pourrait avoir des effets positifs : « Cela peut avoir un effet fédérateur pour ce qui est des diverses résistances populaires, car devant l'adversité, il faut se regrouper encore plus ».

Se regrouper, oui c'est une bonne idée. Mais comment ? Le monde des grandes usines où on occupait un emploi quasiment à vie est en déclin. Il y a également beaucoup plus de mobilité, dans la région même et au-delà, en partie à cause des infrastructures de communication qui « rapprochent » Valleyfield, physiquement et virtuellement, du reste du monde. Néanmoins, on voit le travail associatif, sur le plan syndical notamment, continuer, sortir des grandes usines, aller dans le monde des PME, du précaire, des conditions de travail plus difficiles. On nous l'a dit, « à Valleyfield, la densité syndicale n'a pratiquement pas diminué, malgré les licenciements massifs dans les grandes entreprises ».

Et alors apparaît un autre grand et « nouvel » enjeu. Il n'est pas tout à fait nouveau, car à Valleyfield, cela fait longtemps qu'on se bat pour protéger l'environnement et les conditions de vie de la population qui vit dans la région. On n'a qu'à étudier les luttes importantes dans le passé, notamment celle contre le projet de centrale thermique au gaz¹. Aussi, à l'échelle locale, les syndicats ont mené des batailles épiques dans le domaine de la santé et de la sécurité au travail qui constituaient, en substance, des luttes pour assainir l'environnement.

Aujourd'hui est largement partagée cette conscience qu'on ne peut pas vivre correctement seulement si on se concentre sur la lutte pour obtenir des salaires décents. Dans les syndicats, à la fois pour défendre leurs conditions de travail et pour faire face au défi environnemental, des jeunes s'impliquent : ils sont encore plus sensibles et attentifs aux problèmes comme l'utilisation de produits dangereux, les déversements et les accidents de travail qui sont rarement des « accidents », mais des résultats de pratiques inadéquates.

Cela dit, ce renouvellement du syndicalisme pose plusieurs problèmes, d'autant plus que l'effectif ouvrier est en train de changer. Par exemple, à General Dynamics, 50 % des employés vont partir d'ici cinq ans. Par ailleurs, la traditionnelle culture syndicale est moins acceptée parmi les jeunes qui y voient passablement de hiérarchie, voire de lourdeur. On nous a dit : « Beaucoup de jeunes hésitent avant de s'investir ».

1 Voir l'entrevue avec Marc Laviolette dans ce numéro : « La grande bataille du Suroît contre la centrale thermique » par Pierre Beaudet.

Cependant, ce n'est pas pour dire que cela ne se fait pas. Par exemple, dans le cas de la puissante grève (presque un an) de la CEZinc, la lutte a été prise en main en partie par une nouvelle génération militante, notamment par des femmes. Cela a fonctionné, d'autant plus que la solidarité de la population a été admirable, tant chez les têtes grises que chez les jeunes. « On a pu contrer, nous disent des militants, le discours patronal, repris par les médias, voulant que les syndicats soient trop puissants, que les "vieux" syndiqués soient trop gâtés ». Cela n'a pas passé et ne pouvait pas passer dans un syndicat très conscient des enjeux et qui a mis au premier plan des revendications la défense des droits des jeunes travailleurs, notamment sur la question du régime de retraite.

De l'enjeu écologique à la bataille pour la ville

Il est indéniable que les questions écologiques, à commencer par le défi climatique, constituent ce dont les jeunes se préoccupent : « C'est explicite chez eux. Ils ne voient pas cela comme un enjeu "technique", c'est un choix qui concerne toute notre société, notre mode de vie, voire notre mode de pensée ». Avec le travail précurseur de militantes et militants écologistes, les liens ont été établis entre les pratiques polluantes des entreprises, l'étalement urbain et la surutilisation des voitures individuelles, sans compter la déperdition des habitats naturels : « L'enjeu écologique à Valleyfield devient rapidement un enjeu de l'aménagement global, de ce qu'on fait avec notre territoire, les zones humides, les réseaux et les infrastructures ».

Ce virage vert coïncide avec une autre mutation. En partie du fait que les grands projets de transformation de la société semblent éloignés, en partie à cause d'autres perspectives qui mettent l'accent sur ce qu'on peut faire à l'échelle de tout le monde, « il y a plus d'intérêt de s'investir dans le local, sur les questions de proximité sur lesquelles on peut avoir un impact ». D'où les efforts de certains militants pour redynamiser des regroupements et des luttes par quartier. Ces militants sont toutefois réalistes : « Ce n'est pas évident partout, dans le contexte de sous-régions, où prédominent la consommation à outrance, le culte du gros char et de la grosse maison ».

Ce tournant vers le local est handicapé également par des transformations à l'échelle du Sud-Ouest du Québec. Ainsi, Valleyfield pourrait voir son statut de capitale du Suroît érodé par la croissance d'autres pôles, Vaudreuil en particulier, et de ce qui devient une nouvelle et gigantesque banlieue de Montréal : « Le gouvernement parle de nous faire perdre des gros morceaux comme l'hôpital régional qui pourrait être transformé en une sorte de mégaCHSLD ». Il appert donc que, pour le moment, les batailles sont surtout défensives : « On se bat pour garder les services qu'on a, pas pour en développer d'autres ».

Par ailleurs, il y a plein de projets et d'initiatives. Un militant observe: « Il faut regarder où on était il y a à peine quelques années, où l'idée d'installer des pistes cyclables apparaissait comme totalement farfelue ». De nouveaux arrivés veulent s'installer à Valleyfield, il y a une certaine croissance économique, même si elle n'est plus sur le mode antérieur, avec les grandes entreprises.

On constate donc que les choses changent et qu'il faut maintenant s'occuper davantage des enjeux locaux, voire municipaux, ce qui a été traduit par une mutation de l'équipe municipale en poste actuellement à Valleyfield: « On doit miser sur le renouvellement municipal, même si cela ne répond pas à l'ensemble des problématiques. On a un espace, on peut et on doit l'occuper, et faire quelque chose de significatif pour changer la vie, ici et maintenant ».

Valleyfield au Québec, le Québec dans Valleyfield

À travers ses grandes luttes syndicales et par l'adhésion d'une très grande partie de la population au projet d'indépendance, Valleyfield a été un lieu où se créait et se recréait une identité militante assez singulière. Après tout, c'est ici que s'est voté le premier mandat des cégeps pour la grève étudiante de 2012 et ce n'était probablement pas un hasard. La grande solidarité autour des conflits ouvriers, comme celui récent de la CEZinc, continue et persiste, ce qu'on ne voit pas trop ailleurs. On se pose donc la question: cette tradition peut-elle persister et même se renforcer en ces temps incertains?

Il est manifeste, par exemple, que la question nationale se pose d'une manière différente pour les générations qui n'ont pas vécu, dans leur chair, les espoirs et les défaites des décennies précédentes. Plusieurs jeunes s'interrogent: « Qu'est-ce qui reste de l'urgence de l'indépendance au moment où, en apparence du moins, la question linguistique a été en bonne partie réglée par la loi 101? » Le Québec polarisé d'antan, celui du « *speaking white* » et du racisme plus ou moins discret de la grande bourgeoisie anglo-canadienne, semble une réalité dépassée, du fait des avancées de la société québécoise et des permutations au sein des élites (on pense à Québec inc.).

Cela vient aussi d'une conscience aigüe des effets d'une mondialisation qui à la fois dépasse les États et impose à tout le monde les affres de l'inégalité et de la destruction de l'environnement. Il n'est pas rare d'entendre chez de jeunes militantes et militants qu'il faut maintenant « se battre encore plus qu'avant, à l'échelle du monde ». Face au projet souverainiste ou indépendantiste, beaucoup ne se sentent pas tellement concernés. Ils ne voient pas que la persistance de la domination de l'État fédéral reste un obstacle important contre l'avancement de leurs utopies. Chez les autres générations, y compris dans les milieux syndicaux, « la majorité des gens voterait Oui demain matin, mais en même temps, ils pensent que cela ne surviendra pas, du moins pas dans ce qu'ils voient devant eux ».

Un autre facteur entre ici en jeu ; il a rapport au lent mais apparemment irrésistible déclin du Parti québécois. On peut tout prévoir, sauf l'avenir, selon l'expression consacrée, mais à Valleyfield et de plus en plus partout au Québec, peu de gens pensent que ce parti peut être réanimé. Pour des militantes et des militants, les défaites dont le référendum de 1995 ont illustré que le PQ a raté la cible : « Il a fait de la question de la souveraineté une question de mécanique, avec l'obsession du référendum ». « Pour les dirigeants du PQ, on ne voulait pas comprendre qu'il faudrait une bataille épique, de longue haleine, contre tout un système ». « On a cherché des moyens faciles, des solutions miracles, avec un langage naïf sur le rapport de force qu'un tel changement impliquait ». Et plus tard, le parti s'est recentré vers le néolibéralisme en acceptant la pensée unique du tout au marché, tout en étant très négligent sur les enjeux environnementaux.

Que faire et comment faire ?

C'est une question qui revient souvent dans l'histoire ! On a une société en mutation. Des milieux militants qui changent, d'où plusieurs contradictions complexes. Par exemple, même si pour les jeunes, « la lutte est à fois locale et globale », comment, alors, occuper tous les échelons, celui de la proximité dans son quartier et sa ville, comme celui du monde contre l'empire des multinationales, sans compter le système de domination mis en place par l'État canadien ?

C'est une question à 64 millions de dollars !

Il y a six décennies de cela, Valleyfield a été transformée par la génération des baby-boomers. Ces hommes et ces femmes avaient appris de leurs ancêtres, mais en même temps, ils ont construit leur propre terrain, essentiellement celui de l'indépendantisme de gauche et du syndicalisme de combat. Ce monde militant qui est encore très présent, les « jeunes de cœur », on peut le dire ainsi, ont répondu, à leur manière et à travers les débats de l'époque, à cette question à 64 millions.

Aujourd'hui, on l'a vu, la donne a changé. Entre-temps, d'autres enjeux semblent plus urgents, dont, évidemment, celui des changements climatiques. Des militants observent : « C'est plus un ensemble d'enjeux qu'un enjeu comme tel. Par exemple, ce qui est en cause dans tout cela, c'est notre sécurité alimentaire. C'est beaucoup plus grave que ce qui était perçu dans une époque récente, à savoir que l'environnement était une question d'améliorer notre cadre de vie ». Il nous semble évident qu'il se crée autour de cela de nouvelles coalitions, de nouvelles mixités, interclasses et intergénérationnelles.

Cependant, il faudra laisser du temps au temps. Ce n'est pas pour demain que surgira de manière large, pour ne pas dire hégémonique, un autre « grand projet ». On peut dire qu'il est déjà là, en gestation. À travers ces multiples luttes et initiatives

locales. Il est présent également dans l'embryonnaire projet de Québec solidaire, qui commence à sortir de sa bulle – essentiellement parmi la jeunesse scolarisée – mais qui a encore à prouver qu'il a le potentiel de faire converger les résistances et les espoirs.

Le monde tel que restructuré actuellement par un capitalisme mondialisé et prédateur, dont une des formes ascendantes est le militarisme et ce que l'ancien président George Bush a appelé « la guerre sans fin », glisse vers l'abîme. Sommes-nous dans une sorte de mégaTitanic ? Certes, les résistances progressent également, avec de nouveaux langages, de nouvelles manifestations, de nouvelles architectures, redéfinissant l'épopée de l'émancipation sociale et nationale.

Nous sommes alors un peu confrontés à ce que Gramsci appelait « l'optimisme de la volonté et le pessimisme de l'intelligence ». Et en tenant le coup, on se rappelle aussi une autre phrase célèbre de Bertolt Brecht, « celui qui combat peut perdre, mais celui qui ne combat pas est sûr de perdre ».